



HAL
open science

Le signe : produit de quoi ? De la diabolique complexité du signe linguistique

Stéphane Pagès

► **To cite this version:**

Stéphane Pagès. Le signe : produit de quoi ? De la diabolique complexité du signe linguistique. Signifiances (Signifying), 2019, 2, pp.95 - 110. 10.18145/signifiances.v2i1.175 . hal-02475331

HAL Id: hal-02475331

<https://hal.science/hal-02475331v1>

Submitted on 11 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le signe : produit de quoi ? De la diabolique complexité du signe linguistique

Stéphane Pagès¹

Résumé

Qu'est-ce qui fonde le signe linguistique et de quoi est-il fait ? Il s'agit d'essayer d'expliquer la complexité de cette mécanique signifiante en prenant en compte ses composants, sans toutefois les figer artificiellement mais en faisant ressortir que le signe linguistique est le produit, en devenir, d'une construction multifactorielle (temps, corps, apprentissage, interlocuteur) et notamment de mécanismes complexes d'ordre physiologique, sous-tendus par une dimension cognitive et sensori-motrice.

Mots-clés : signe ; linguistique ; sémiotique ; signifié ; signifiant ; référent.

Abstract

What is the basis of the linguistic sign and what is it made of? It is a question of trying to explain the complexity of this significant mechanism by taking into account its components, without however artificially freezing them, but by emphasizing that the linguistic sign is the product, in becoming, of a multifactorial construction (time, body, learning, interlocutor) and in particular of complex mechanisms of a physiological order, underlying by a cognitive and sensory-motor dimension.

Keywords: linguistic sign; semiotic; signified; signifier; referent.

¹ Aix-Marseille Université. CAER (Centre Aixoise d'Études Romanes)

La langue est pleine de réalités apparentes – trompeuses puisque ce sont des fantômes créés par les linguistes auxquels ces linguistes se sont attachés. Qu'est-ce qui est fantôme, qu'est-ce qui est réalité ? [...] Le langage est un objet de mirages de toutes espèces.

(Saussure, cité par Bouquet, 1997 : 72)

L'étude du langage humain est un excellent exemple de la rencontre et de la collaboration entre la science et la philosophie. Les sciences du langage, si elles ne veulent pas dépasser leur compétence et empiéter épistémologiquement sur le terrain de la philosophie, ce qu'elles ne doivent pas faire, sont obligées de s'arrêter et de se taire, une fois leurs limites atteintes, et c'est vite fait. En effet, le langage leur apparaît comme un ensemble de sons ou autres artefacts matériels produits par l'homme [...], dotés de signification dont on se sert pour parler de tels ou tels objets ou communiquer à leur sujet avec les autres [...] ? Mais qu'est-ce que la signification ?

(Kalinowski, 1985 : 11-12)

Le signe linguistique est au linguiste ce que l'atome est au chimiste : il est la matière angulaire de sa discipline. Seulement l'analogie s'arrête là car si l'on sait définir l'atome, la monstrueuse complexité du signe linguistique fait que, à y regarder de plus près, sa définition ainsi que sa description posent problème et ne suscitent pas la même unanimité. Il suffit pour cela de voir les différentes schématisations dont il a fait l'objet au cours de l'histoire de la réflexion sur le langage ainsi que la prolifération terminologique, parfois divergente, pour désigner ses composants. Pourtant, c'est là un enjeu essentiel et préalable à toute réflexion sur la langue et à toute tentative de théorisation car la conception que l'on peut avoir du signe linguistique – intuitive ou raisonnée – est un enjeu total dans la mesure où elle engage.

Aussi est-il donc opportun, en tant que praticien du langage, de se poser un instant pour tenter de définir ce que l'on entend par signe linguistique, ce qui le fonde et de quoi il est fait, c'est-à-dire, somme toute, de définir sa propre vision et conception du signe linguistique en tant qu'objet et mécanique signifiante².

1. Les constituants du signe (approche statique) – Le signe linguistique : une structure à combien d'éléments ? L'articulation avec le référent.

L'homme vit au milieu d'un univers de signes³ mais, on l'aura compris, au milieu de ce vaste et complexe système constitué en systèmes de systèmes de signes, c'est le signe linguistique qui retiendra notre attention. Si, à l'instar des autres signaux, le signe linguistique est généralement considéré comme un élément ayant pour fonction de re-présenter (*aliquid pro aliquo* : quelque chose mis à la place de quelque chose), il soulève des difficultés considérables et spécifiques dès lors que l'on tente de comprendre ce qui le constitue et comment s'instaure la relation avec le monde.

Celui qui s'aventure dans ce questionnement sémiotique radical est confronté à trois problèmes d'envergure. Il y a tout d'abord le poids de la tradition, la doxa, qui crée une certaine conception

² Chaque linguiste, à un moment ou un autre, devrait en effet opérer une telle démarche visant à revenir aux fondamentaux – en l'occurrence, ici, définir sa propre vision et conception du signe, sans toutefois la figer – car outre l'intérêt de procéder à une sorte d'utile mise au point et de recul (sorte d'« examen de conscience » linguistique), cela aurait peut-être également l'avantage de permettre de mieux comprendre parfois certains désaccords théoriques entre linguistes.

³ Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'avant-propos de l'ouvrage d'U. Eco, *Le signe* (1988 : 11-29), basé sur le cas anecdotique mais exemplaire d'un certain M. Sigma souffrant d'un mal de ventre.

du signe linguistique, censée être consensuelle mais qui peut formater et fausser la réflexion – sorte de « force d’inertie » qui a été interprétée par Bachelard comme source d’« obstacles épistémologiques » (1938 : 14-19). Or, il convient de s’interroger : qu’est-ce que l’on cède à la tradition, et ce que l’on garde correspond-il à notre intime conviction et conception ? Il faut assurément un esprit fort, à la manière de Descartes pratiquant le doute systématique, pour tenter de résister à certains dogmes. Ainsi, le signe linguistique est-il une entité bipartite (comme se le représentait Saussure sous une forme ovale scindée en deux) ou tripartite, voire plus, chaque approche générant en quelque sorte son propre modèle ? Et quel traitement réserver au référent ? Il y a ensuite les divergences des prédécesseurs les plus fins qui ne l’ont pas tous décrit de la même façon. Concernant ceux, par exemple, qui ont opté pour une conception tripartite du signe linguistique – à travers la schématisation d’un triangle – force est d’observer qu’il y a désaccord sur les termes à donner aux trois pôles de la figure géométrique : ce qui est appelé signe (ou *representamen*) chez Peirce, reçoit le nom de signifiant chez Saussure ou encore de symbole avec Ogden-Richards tandis que le concept (ou image mentale) saussurien devient l’interprétant chez Peirce ou encore le contenu avec Hjelmslev. Une divergence terminologique qui peut même fonder parfois une différence conceptuelle essentielle au point de confondre dans certains cas, selon les approches, signifié, sens et référent – et compte non tenu de la traduction de certains termes qui ajoute parfois à la confusion des idées⁴. Se pose enfin un problème de méthode d’ordre épistémologique qui questionne le fondement et la portée de toute tentative définitoire. Si l’on ne défend plus guère aujourd’hui la philosophie du solipsisme, doctrine selon laquelle le moi dont on a conscience est la seule chose dont on puisse prouver l’existence, le reste ne jouissant d’aucune réalité véritable, il est néanmoins légitime de s’interroger : créons-nous ce que nous observons par le simple fait de nos observations ? Ou bien existe-il des éléments tangibles en dehors de notre esprit et de notre perception ? En d’autres termes, selon un principe de réalité, les propriétés imputables au signe existent-elles indépendamment de toute description ? Questionnement essentiel. Or, dans la mesure où le signe linguistique ne fait pas partie des objets du monde mais est une création (humaine) et une représentation construite par celui qui la décrit, le signe linguistique est ainsi, ipso facto, en partie du moins, le résultat du positionnement de l’analyste et de l’observateur.

Ce qui permet d’apporter tout d’abord un premier élément de réponse à la question initialement posée, ou du moins de rappeler, comme simple prise de conscience essentielle, que le signe linguistique est avant tout une construction et le fruit d’une réflexion essentiellement historique, inscrite dans le temps, ce qui ne peut qu’inciter à la prudence et à une approche relativiste vis-à-vis de l’émergence de ce savoir linguistique. L’historien de la langue ne peut en effet que faire le constat perplexe d’un concept plus ou moins stabilisé, c’est-à-dire sans contenu idéal identique, ce qui ouvre la voie à toute forme de spéculation avec son lot de métalangage et de nouveaux systèmes de représentation, qui ne vont pas forcément dans le sens d’une meilleure connaissance de l’objet en question. Or, la valeur d’un savoir n’a d’intérêt et de pertinence que par son degré d’adéquation et sa valeur de vérité par rapport à l’objet que l’on cherche à décrire.

Ainsi, afin d’essayer de saisir l’identité profonde du signe et dans la mesure où « [d]ans les sciences du langage, à la différence des sciences physiques par exemple, les continuités semblent plus essentielles que les ruptures » (Colombat, Fournier & Puech 2010 : 242), il s’avère opportun de s’intéresser avant tout, avec un regard critique, aux points de convergence

⁴ Dans l’ouvrage déjà cité, U. Eco (1988 : 39) fait clairement apparaître ce foisonnement taxinomique qui recèle des conceptions différentes entre tous ceux qui se sont intéressés à la question du signe : Frege, Carnap, Morris, Buysens, Russell... Un tel état des lieux critique de cet éclatement a également été approfondi par F. Rastier (1990).

qu'a pu susciter la réflexion sur le signe linguistique, qui peut apparaître de prime abord comme le produit de l'activité des descripteurs du passé, du présent et à venir.

On l'a dit, depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, le signe a fait l'objet de multiples définitions, avec des structures plus ou moins complexes selon les constituants envisagés et en fonction des relations supposées entre ces éléments constitutifs. C'est ainsi que, grosso modo et sans prétendre à l'exhaustivité, on peut répertorier les conceptions suivantes qui proposent différentes configurations du signe :

– Il y a tout d'abord les conceptions monadiques du signe qui correspondent aux théories les plus anciennes qui envisagent la langue comme une simple nomenclature où chaque chose désignée l'est par le biais d'un stimulus.

– Il y a ensuite l'approche dyadique qui fait du signe une entité à deux faces, un contenu et un contenant⁵, dont le représentant le plus emblématique est assurément Saussure, à l'origine des néologismes passés à la postérité : signifié / signifiant (le premier occupant la partie supérieure de la forme ovale divisée en deux tandis que le second occupe la partie inférieure)⁶.

– Il existe également une conception triadique, représentée à travers le célèbre « triangle sémiotique », qui décide de prendre en compte l'objet désigné par le signe⁷.

– Sorte de synthèse des théories précédentes, en 1996, le modèle tétradique (à travers un rectangle ou un carré) proposé par J.-M. Klinkenberg fait du signe une entité constituée d'un stimulus, d'un signifiant, d'un signifié et d'un référent.

Enfin, l'un des représentants de la sémiologie moderne, C. Morris, est allé jusqu'à concevoir un modèle à cinq éléments en ajoutant au schéma de Peirce le locuteur et le contexte : « La sémiosis [...] est conçue comme une relation à cinq termes [...]. » (Morris, 1964 : 2)

Face à une telle profusion de modèles, choisir une conception du signe n'a donc rien d'une évidence. Et de toutes ces approches, c'est manifestement la théorie triadique – héritée de Charles Sanders Peirce – qui a été la plus largement utilisée et défendue, sans doute parce qu'elle correspond à la conception la plus intuitive du problème de la référence, qui pose celui de la relation entre langage et réalité : un mot comme *luna* ('lune'), par exemple, exprime un concept qui lui préexiste, lequel désigne à son tour un objet du monde.

Seulement, concevoir le signe comme une relation à trois termes expose à des objections fortes dans la mesure où une telle description ne semble guère en adéquation avec son fonctionnement intrinsèque. Si l'on cherche en effet à définir le statut et la place de l'objet désigné par le signe, celui-ci n'est pas strictement interne au signe⁸, que le référent désigné soit réel, imaginaire, concret, abstrait ou qu'il renvoie à un objet, un processus ou une classe. Pour la simple raison que les signes – ou ce qu'on appelle communément les « mots » dans le langage courant – ne signifient pas les choses mais les désignent. Une distinction fondamentale entre exprimer et désigner dont a parfaitement montré l'intérêt philosophique (et linguistique) Husserl dans la première *Recherche logique* pour dénoncer précisément l'erreur qui consiste à placer l'objet dans les mots (le signe linguistique) et donc à confondre « signification » et « référence ». En effet, quand les objets sont présents ou peuvent l'être lorsqu'on les désigne tout en parlant, les deux fonctions se superposent, ce qui engendre alors l'illusion que les mots signifient les

⁵ Un positionnement ratifié par Greimas, Rastier et auxquels on peut sans doute ajouter Benveniste.

⁶ Comme le souligne Louis Hébert (2006), certaines théories nomenclaturales peuvent être conçues comme dyadiques dès lors que l'on considère la chose désignée comme étant le référent.

⁷ Conception qui rassemble, parmi d'autres, notamment les vues d'Aristote, Arnauld & Nicole, Boèce, Peirce, Lyons, Ullman, etc.

⁸ D'où le segment discontinu entre l'objet et le signifiant à la base du « triangle sémiotique » d'Ogden & Richards (1923).

choses ; une illusion que souligne l'affirmation bien connue selon laquelle « le mot chien n'aboie pas »⁹.

Le signe linguistique peut donc en effet se caractériser par sa duplicité au sens où, de par sa dualité et complexité, il peut être source d'illusion et de confusion au niveau du processus sémiotique dans lequel il intervient ainsi que dans l'analyse que peut en faire le linguiste¹⁰. Une confusion qu'il n'est d'ailleurs pas rare de rencontrer jusque dans certains ouvrages linguistiques de vulgarisation où l'on peut lire parfois, par exemple, que le signifié renvoie à l'objet ou à l'idée représentée (sic) alors qu'il convient nettement de faire le départ entre le référent et le signifié, lequel ne fait que renvoyer à un concept tout en étant distinct du référent¹¹.

On l'aura compris, débarrasser le signe de cette entité extralinguistique (réelle ou imaginaire...) effectivement désignée par un acte de référence – comme l'a fait Saussure à la différence de Peirce¹² – revient à militer en faveur d'une conception dyadique du signe linguistique qui permet cet acte de référence sans toutefois le confondre avec l'objet qu'il désigne¹³. Et derrière cette duplicité se cache en fait une autre forme de dualité constitutive du signe linguistique qui recèle à son tour, paradoxalement peut-être, un autre élément essentiel de sa structure : son unité.

En effet, si le concept même de signe a derrière lui toute une tradition philosophique et linguistique et que le sempiternel débat a essentiellement porté sur la nature du lien unissant le contenant et le contenu (arbitraire ou motivé), au-delà de cette ligne de fracture et de l'approche dyadique, triadique ou tétradique, le consensus manifeste qui semble s'être dégagé, surtout en linguistique moderne, a fait du signe linguistique une entité unitaire entre ses deux versants constitutifs, le contenant et le contenu. Un débat que Benveniste a d'ailleurs essayé de liquider en partie en qualifiant de nécessaire la nature de la relation unissant ces deux constituants¹⁴. La duplicité du signe linguistique se double donc d'une dualité contenue dans une entité unitaire. C'est tout le sens et la portée du propos de Saussure lorsqu'il déclare dans son cours que la signification d'un signe correspond à l'association d'un signifié et d'un signifiant (c'est le sens des deux flèches inversées de part et d'autre de la figure ovale pour indiquer que signifié et signifiant sont indissociables). Un point sur lequel il insistera particulièrement, notamment à

⁹ Même si les choses sont plus complexes, seuls les noms propres désignent sans signifier dans la mesure où ils n'ont pas *a priori* de sens mais assument une pure fonction d'identification et d'individualisation. Sur ce point, on peut se reporter à l'ouvrage de Saul Kripke, *La logique des noms propres* (1982).

¹⁰ De même, encore que cela fasse débat, on peut également penser qu'il est par exemple erroné de considérer que lorsqu'un mot est employé de manière dite « propre » ou « figurée », et s'il renvoie à différents référents, il possède différents sens selon les interprétations qu'il reçoit, alors que ces différents emplois discursifs peuvent être subsumés par un signifié, très abstrait, stable et robuste, commun à ces emplois divers à travers lesquels on croit voir des différences là où il n'y a en fait qu'une unité non manifeste. Dit autrement, la variation référentielle n'est pas nécessairement corrélée à une variation sémantique ; c'est là un autre exemple de l'illusion que peut susciter le signe de par sa duplicité.

¹¹ C'est ainsi que l'on peut postuler que si des signes comme *hippogriffe* ou encore l'expression *cercle carré* ont bel et bien un sens, ils n'ont pas de référent tangible, voire, de ce fait, pas de référent du tout (ou simplement conceptuel).

¹² En évacuant le référent et en en faisant un élément forclos, c'est-à-dire exclu, rejeté et maintenu à l'extérieur du signe, la conception dyadique saussurienne peut donner l'impression qu'elle dénie au signe sa capacité à entrer en relation avec le monde, ce qui a parfois été l'une des dérives du structuralisme en linguistique. Or, comme le souligne et le rappelle avec raison Sylvain Auroux (2008 : 66) : « Le monde participe à la signification du langage qui change si l'on change d'environnement. »

¹³ Conception qui implique certes *de facto* la conscience d'un sujet parlant ; cependant, une telle précision semble inutile dès lors qu'il ne saurait y avoir de signe sans conscience d'un interprétant et que, de plus, l'interprétant demeure extérieur au signe.

¹⁴ Même si pour certains linguistes, ce lien de nécessité entre les deux n'a rien d'une évidence.

travers l'image de la feuille de papier¹⁵, pour bien faire ressortir le caractère infrangible des deux versants du signe, point sur lequel il reviendra dans sa dernière leçon du 4 juillet 1911 : « Si l'on revient maintenant à la figure qui représentait le signifié en regard du signifiant : [...] Le signifié seul n'est rien, il se confond dans une masse informe. De même pour le signifiant. » (Saussure, cité dans Bouquet, 1997 : 324). En conséquence, si l'on peut analyser la conception triadique à l'aune du postulat de la consubstantialité, propre au point de vue dyadique, concernant le triangle sémiotique, la consubstantialité entre les deux versants du signe ne peut qu'interroger sur la pertinence de ne relier que le signifié au référent (tandis que le signifiant ne l'est que par un segment discontinu, c'est-à-dire de manière indirecte). Car si le référent est distinct du signifié, n'est-ce pas alors le signe total qui peut renvoyer à l'objet du fait même de la consubstantialité entre les deux constituants du signe ? Questionnement essentiel, sur la notion même de signe et sur son statut, que se posera Saussure et qui sera d'ailleurs à l'origine des deux néologismes de la conception dyadique du signe, comme l'explique S. Bouquet :

Dans la leçon du 2 mai 1911 – celle-là même où est énoncé le « premier principe ou vérité primaire » que « le signe linguistique est arbitraire » – Saussure souligne :

« Une question que nous avouons ne pouvoir trancher, c'est de s'entendre sur ce point : appellerons-nous signe le total, la combinaison du concept avec l'image [acoustique] ? Ou bien l'image acoustique [...] elle-même peut-elle s'appeler signe ? [...] Il faudrait disposer de deux mots différents. Nous tâcherons d'éviter les confusions qui pourraient être très graves. »

Le 19 mai 1911, il introduit pour la première fois un nouveau couple terminologique : signifiant / signifié. (Bouquet, 1997 : 282)¹⁶

Ce couple passé à la postérité ne doit toutefois nullement faire perdre de vue le caractère unitaire du signe entre ses deux versants, aspect d'une portée fondamentale pour l'analyse linguistique et concernant tout ce que l'on peut dire ou inférer du signe¹⁷, certes analysable et décomposable mais surtout conçu comme une entité unitaire à deux éléments.

2. Les constituants du signe (approche dynamique) – Le signe : une construction multifactorielle inscrite dans le temps

Lorsqu'on raisonne sur le signe et qu'on s'interroge sur ce qu'il est – et ce, quelle que soit l'approche retenue – le problème est qu'on a tendance à le faire à travers un modèle théorique (idéalisé) qui présente l'inconvénient de le figer artificiellement et donc de fausser l'analyse, telle une capture d'écran *in medias res* qui masque la réalité non de ce qu'il est (ou de ce qu'il peut être) mais de ce dont il est le produit. Du fait de la réalité même du langage, mutable, il est assurément difficile de procéder autrement mais c'est donner l'illusion que le signe est comme

¹⁵ Dans son exégèse du *Cours de linguistique générale*, S. Bouquet précise que « [c]ette métaphore [...] n'avait par ailleurs rien de particulièrement original, ni de spécifique à la dyade du signe. Elle est courante, à l'époque, pour signifier l'indissolubilité. Saussure l'emploie, d'une façon générale, dans ce sens » (Bouquet, 1997 : 296) Et il ajoute que si Saussure corrigera deux ans plus tard cette image proposée pour représenter la dyade du signe (image de la feuille de papier qu'il employait également à propos de la morphologie et de la syntaxe), Bally et Sechehaye ne tiendront pas compte de l'autocritique que Saussure avait lui-même pu en faire à propos de cette image, sans doute parce qu'une telle métaphore était éloquente et pédagogique.

¹⁶ Précision qui est aussi destinée, comme l'explique S. Bouquet, à dissiper toute ambiguïté concernant l'arbitraire du signe.

¹⁷ Y compris pour la théorie française, en linguistique hispanique, initiée et créée par la Molache (Molho / Launay / Chevalier), la *linguistique du signifiant*, qui ne peut accorder et décréter une primauté au signifiant que du point de vue de la méthode d'approche et de l'analyse mais nullement du point de vue de la structure même du signe.

un pur donné fini et isolé¹⁸. Or, si le signe est une construction de l'observateur, il n'est pas pour autant une création ex nihilo : il est aussi le produit, en devenir, d'une complexe construction multifactorielle.

Pour tenter de le percer à jour et d'en avoir une vue complète, il convient donc de le mettre en perspective afin de voir en quoi il est le point de convergence d'un faisceau de conditions. En un mot, par rapport à la question de sa constituance, il convient de passer en revue et d'étudier les éléments susceptibles de le « saturer » même si le signe est en soi une entité insaturée, du fait de la mutabilité du langage¹⁹.

Or, du point de vue d'une approche dynamique, on peut essayer de ramener les composants saturateurs du signe à deux idées-forces en considérant que le signe linguistique, en tant qu'entité, est avant tout une création humaine²⁰ et historique au sens où elle n'échappe pas au temps, deux orientations éclairantes pour mieux comprendre le signe dans sa globalité, sa constitution et dans sa genèse.

2.1 La dimension historique et collective

Dire que le signe est une entité historique revient à prendre en compte le facteur temps et le fait qu'il est le produit d'un processus évolutif, à l'échelle de la langue, mais aussi d'un apprentissage, à l'échelle de l'individu (en tant que sujet parlant). À travers les « lois de phonétique évolutive », la grammaire historique et comparée du XIX^e a en effet clairement montré que le temps acquiert une valeur constitutive, causale, explicative du signe, entraînant par là-même une conception organiciste de la langue qui n'est nullement une matière inerte (à l'image de l'objet des sciences dures comme la physique ou l'astronomie qui possèdent aussi leurs lois)²¹ mais au contraire une matière bien vivante²². Dans ces conditions, on ne saurait concevoir le signe comme un donné construit une fois pour toutes mais davantage comme une

¹⁸ Il y a bien pourtant chez Saussure (1988 : 175), notamment à travers l'exemple du mot *enseignement*, une volonté d'insister sur la dynamique et le pouvoir associatif du signe, qui est davantage conçu à travers son pouvoir différentiel que référentiel.

¹⁹ Ce qui fait d'ailleurs toute la complexité et le paradoxe du signe linguistique, sorte d'alliage de complétude (un état) et d'incomplétude en devenir constant (un résultat relatif).

²⁰ Malgré l'affirmation de Saussure soutenue dans ses leçons de linguistique générale : « Nous ne pouvons pas placer le langage parmi les choses humaines. » (Saussure, cité dans Bouquet, 1997 : 73). Il ne faut sans doute pas procéder ici à une lecture littérale de l'expression « choses humaines » mais plutôt voir, à travers un tel propos, le désarroi du linguiste pour tenter de saisir la réalité déroutante et fort complexe de l'objet linguistique. Par « création humaine », nous voulons simplement dire, à l'instar de Pierce, que tout signe n'est signe que « pour quelque pensée que ce soit qui l'interprète » (cité dans Auroux, Deschamps & Kouloughli, 2004 : 124), c'est-à-dire qu'il est indissociable d'une conscience humaine dont il est aussi le produit. Mais si cette conscience humaine est nécessaire au signe elle n'est pas radicalement propre (interne) au signe.

²¹ Ce qui relativise au passage la portée de l'analyse du linguiste, comme l'explique S. Auroux : « Il n'y a pas de démonstration absolue, comme pour un théorème de mathématiques, [...] par rapport à la réalité du langage, nos discours scientifiques ne sont pas dans le même statut que les calculs d'un astronome par rapport à la trajectoire d'un astre. » (Auroux, 2015 : 83).

²² Toutefois, ces lois d'évolution reconstruites par le linguiste restent inaccessibles aux locuteurs qui sont donc, paradoxalement, les acteurs de changements dont ils ne sont vraiment ni les témoins ni moins encore les agents conscients. La main agissante de l'inconscient ainsi que des mécanismes sociaux qui dépassent l'individu sont donc également à intégrer dès lors que l'on cherche à mieux comprendre les éléments qui entrent en ligne de compte dans la constitution du signe linguistique. Il suffit, pour cela, de rappeler la comparaison fort connue de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage » (Lacan, 1981 : 20), ou encore : « L'inconscient, ça parle, ce qui le fait dépendre du langage » (Lacan, 1974 : 16), derrière lesquelles il y a l'idée que ce qui échappe à la conscience des locuteurs participe également de la cohésion du sujet parlant. Pour se convaincre de la force constructrice de l'inconscient au sein de la langue, il n'est que de lire les études éclairantes sur le sujet de M. Arrivé (1994, 2008).

entité sémiotique dynamique et signifiante qui se construit dans le changement (permanent)²³. Le signe est donc le résultat de lois de phonétique évolutive qui mettent en évidence que l'objet que l'on observe n'est rien d'autre que la photographie à l'instant *t* d'un signe en puissance, susceptible de modifier ses éléments constitutifs²⁴. Pour mieux voir ce signe diabolique, car difficilement saisissable, il est alors nécessaire de l'envisager de manière contrastive sous les feux croisés d'une approche à la fois synchronique mais aussi diachronique, c'est-à-dire d'appréhender le signe dans son état sans oublier ses mutations afin de ne pas faire prévaloir la logique d'une vue instantanée sur celle de son évolution, logiques qui sont toutes les deux complémentaires et éclairantes pour mieux comprendre ce qui fait et fonde le signe.

2.2 La dimension biologique et individuelle

À l'échelle de l'individu – c'est-à-dire si l'on envisage la diachronie sous l'angle de l'apprentissage – comment le signe se configure-t-il ? Le rapport du locuteur au signe – et par là même, le rapport du sujet parlant à l'objet –, dans sa double dimension unitaire d'un contenant et d'un contenu, est-il le même à 6 mois, à 2 ans ou à 40 ans ? Assurément non, c'est l'autre forme de relativité (ou duplicité) du signe liée au facteur temps. Comme l'expliquent Douglas Hofstadter et Emmanuel Sander²⁵ à travers un exemple, si la configuration (structure interne) du signe ne change pas, en revanche, chez le locuteur apprenant, *sens* et *référence* ne cessent de se construire peu à peu au prix de multiples (ré)ajustements :

Prenons le mot « maman » : pour un enfant, ce mot sert d'abord à désigner sa propre maman, puis cet enfant l'étend aux autres enfants autour qui ont eux aussi des « mamans », par analogie avec la sienne. Puis il admettra que la vache, la poule ou la chatte peuvent aussi être des mamans, même si, superficiellement, elles ne ressemblent pas à la sienne. C'est la notion de « maternité » qui se construit. Plus tard, le mot « mère » deviendra une catégorie générale qui va s'appliquer à d'autres situations : « la mère patrie, la mère de toutes les batailles... » (Hofstadter & Sander, 2015 : 70)

Notre connaissance sur le monde et notre rapport au monde (ainsi que sur nous-mêmes) sont donc un processus régulièrement renouvelé au fil du temps (donc relatif), au gré des générations, comme le confirme le sémioticien Vincent Nyckees à travers un propos qui permet de mieux apprécier la façon dont se constitue le contenu du signe :

Ajoutons enfin que les représentations sémantiques semblent prendre une forme comparable à celle des connaissances d'experts. Elles constituent des ensembles complexes de conditions, mobilisant une expérience qui peut se révéler extrêmement étendue. Tout locuteur est en un certain sens un expert et sa maîtrise des significations est inséparable de sa connaissance du monde. Cette sorte de connaissance dépasse de loin l'aptitude strictement individuelle à former des images mentales. Elle met en œuvre une mémoire collective qui se dépose dans la langue et

²³ En cela, la paire terminologique inventée par Saussure (*signifié / signifiant*), construite sur l'opposition aspectuelle d'un participe passé et d'un participe présent, a l'inconvénient d'introduire une dissymétrie entre les deux versants du signe, comme si, concernant le concept, on était en présence d'un donné construit, achevé et d'une matière en construction du côté de la forme, alors que du fait du caractère unitaire du signe, celui-ci ne fait qu'un, avec deux versants situés sur un pied d'égalité, si bien que c'est l'ensemble du signe, dans sa totalité, qui est soumis au changement et qu'on ne saurait donc sous cet angle envisager l'un sans l'autre.

²⁴ Pour illustrer notre propos on pourra se reporter à notre analyse (2018) des différents avatars qu'a connus, par exemple, la forme *hasta* au cours de son évolution.

²⁵ Douglas Hofstadter est professeur de sciences cognitives et d'informatique (Université de Bloomington, Indiana) où il a dirigé le Centre de Recherche sur les Concepts et la Cognition. Quant à Emmanuel Sander, il est professeur de psychologie du développement et de l'éducation à l'université Paris 8 et directeur de l'équipe CRAC (Compréhension, Raisonnement et Acquisition des Connaissances) du laboratoire Paragraphe.

les productions langagières et se ressaisit à travers l'apprentissage linguistique, lequel se poursuit d'une certaine façon tout au long de la vie. (Nyckees, 2015 : 60)

Le caractère diabolique du signe est donc en partie lié au temps et au fait qu'il est le produit d'un signifiant en mutation continue et d'un signifié constamment affiné voire, dans certains cas, réélabore²⁶, ce qui complexifie la tâche qui vise à l'appréhender.

Par ailleurs, l'idée que l'apprentissage linguistique s'affine et se poursuit tout au long de l'existence – avec une incidence sur le rapport que le sujet parlant peut entretenir avec le signe – oblige à prendre également en considération les processus liés à l'acquisition du langage. Or, certaines études sur la question (Allain & Plaisance, 1987) mettent en lumière l'importance de la psychomotricité (facteur biologique) et de *l'autre* – en tant qu'interlocuteur (facteur social) – dans le développement langagier, deux pierres supplémentaires et essentielles à l'édifice du signe chez le locuteur en construction. Le précurseur en la matière, avec Jean Piaget (1896-1980) dans son sillage, a été Henri Wallon (1879-1962) qui, à partir de l'observation rigoureuse de troubles psychomoteurs, a fini par considérer que le psychisme et la motricité ne constituent pas deux domaines distincts et juxtaposés mais doivent trouver une approche globale de l'être humain et de *l'homme de parole* pour mieux comprendre le développement psychologique et langagier de l'enfant. De son côté, Piaget a montré qu'au début de l'évolution de l'enfant, il y a autant d'espaces non coordonnés entre eux que de domaines sensoriels (espace buccal, visuel, tactile...) et que la cohésion du moi ainsi que la conscience de l'espace et du positionnement du corps (structuration spatio-temporelle qui consiste, par exemple, à parvenir à se décentrer, prendre conscience de sa latéralité...) dépendent du point de vue d'une personne autre dans l'espace dialogal ce qui confère au langage, au corps et à l'interlocuteur un rôle fondamental. Car l'apprentissage de la parole et de la conscience de soi passe par des actions précises, des verbalisations explicites au prix de tâtonnements, de ratages successifs, toujours dans une interaction adaptée avec un adulte. En conséquence, si parler est un acte individuel, le langage demeure un fait social ; et apprendre à parler n'est pas simplement apprendre à reconnaître des mots mais nécessite un système de réception / production qui implique un interlocuteur car le langage se développe à partir de l'interaction avec un adulte interlocuteur (qui instaure une démarche d'intercompréhension) sans que l'on puisse donc négliger l'importance du corps dans l'acquisition du langage et la construction du signe.

Le signe n'est pas toutefois que la résultante, d'une part, d'un processus lié à l'acquisition du langage et, d'autre part, de l'altération de ses deux versants inscrits inéluctablement dans le temps. Comme on vient de le voir, le signe est aussi le produit de complexes mécanismes physiologiques, sous-tendus par une dimension cognitive et sensori-motrice, qui font intervenir deux composants essentiels de l'homme, l'un matériel, l'autre spirituel : le corps et l'esprit. Le signe, entité unitaire à deux faces indissolublement liées, est donc le produit de deux substances également indéfectiblement liées²⁷.

Aujourd'hui, l'inscription biologique du langage ne fait en effet plus de doute et on peut même considérer qu'elle est remarquablement précoce car, comme l'ont mis en évidence les recherches expérimentales de Stanislas Dehaene²⁸ :

[...] à deux mois et demi, les bébés montrent dans leur cerveau un circuit sensible à leur langue maternelle, un réseau bien particulier de l'hémisphère gauche [...] et qui

²⁶ Que l'on pense, par exemple, aux cas de grammaticalisation et de figement lexical.

²⁷ On ne rentrera pas dans le vaste débat philosophique sur la relation entre corps et esprit, posé notamment par Descartes. Précisons juste que s'il existe une alternative au dualisme cartésien à travers le matérialisme – qui n'envisage que l'existence d'une unique substance matérielle constitutive du corps – nous préférons nous ranger à l'avis de Spinoza développé dans son *Éthique* (1677) qui, récusant tout rapport hiérarchique, règle ce problème en définissant l'homme comme l'union des deux.

²⁸ Professeur au Collège de France (Chaire Psychologie cognitive expérimentale).

inclut la région de Broca – la zone associée au langage – dans le cortex inférieur gauche. Ce circuit est en partie spécifique et ne réagit pas de la même manière à d'autres stimuli tels que la musique. (Dehaene, 2015 : 49)

Des résultats qui rendent d'ailleurs le chercheur quelque peu sceptique à l'égard de la théorie de Chomsky dans la mesure où il souligne, quelques lignes plus loin, que « [...] dès le stade intra-utérin, le fœtus est exposé au langage maternel » et qu'ainsi, dissocier l'inné de l'acquis semble plutôt relever d'une gageure.

Cette inscription biologique a également été démontrée par les progrès de l'imagerie cérébrale puisqu'on sait aujourd'hui²⁹ qu'articuler un lemme (mot isolé) comme *mesa* ('table') par exemple – c'est-à-dire le signifiant saussurien dans sa dimension graphique ou phonique – ou encore le simple fait de le voir écrit ou de l'entendre va entraîner l'activation du concept de <mesa>, « l'idée de *mesa* », qui déclenche, en moins de 200 millisecondes, la représentation formelle de ce concept ; puis, à 320 ms, la mémoire de travail effectue la récupération des codes morphologiques associés au lemme, c'est-à-dire les unités constituantes. Enfin, une fois que le mot isolé, abstrait, est pourvu d'une forme, à 450 ms, un traitement phonologique récupère les codes phonologiques correspondants aux phonèmes concernés pour mettre en œuvre le programme moteur nécessaire à la prononciation et compréhension du mot *mesa*. Entre l'activation du concept et la saisie des codes phonologiques, il s'écoule donc 450 ms, instant infinitésimal qui correspond à différentes étapes de traitements spécifiques (lexical, morphologique, phonologique) et à l'activation d'un réseau neuronal au sein de l'aire de Broca, autant de tâches qui s'effectuent de manière séquentielle. Aussi infime soit cet instant – qui échappe à la conscience –, « l'idée de *mesa* » n'est de ce fait pas immédiatement et simultanément corrélée à un signifiant. Partant, le schéma traditionnel du signe saussurien, associant de manière indissoluble un signifié à un signifiant, ne correspond donc pas strictement au temps neuronal, ni au temps des physiiciens : une telle modélisation idéalisée du signe s'apparente plutôt au temps phénoménal qui est celui de la dimension des impressions vécues par l'observateur³⁰.

À un autre niveau, la phonétique évolutive montre également le rôle prépondérant et conjoint, dans la conformation du signe, des facteurs physiologiques et psychologiques, le signe linguistique étant la conséquence de contraintes physiques propres à l'espace buccal³¹ mais aussi de mécanismes de pensée³² qui peuvent être l'anticipation de l'esprit, sur le plan de la

²⁹ Les données qui suivent s'appuient sur l'encadré intitulé « De l'idée à la parole : le cerveau parlant » (Sahraoui, 2015 : 46).

³⁰ On peut d'ailleurs s'interroger sur le fait de savoir si ce léger décalage effectif mais subliminal dans l'association d'un signifié à un signifiant ne rend pas finalement le signe disponible au changement.

³¹ Que l'on songe par exemple aux mécanismes de palatalisation ou d'assibilation ainsi qu'à l'émergence de sons ajoutés (prothèse, épenthèse...) qui peuvent souvent s'expliquer à la lumière des autres sons en présence, notamment pour des raisons d'économie articulatoire ou de coarticulation. Ainsi, par exemple, dans le cas de l'évolution de *hombre* ('homme') en castillan (issu du latin *hōmīnem* > *omne* > *omre* > *hombre*), si la présence des deux sons non étymologiques (la vibrante alvéolaire [r] ainsi que la labiale [b]) peut s'expliquer par un cas de dissimilation pour le premier ([r]) et par une normalisation par rapport au modèle phonématique du castillan pour le second ([b]), dans ces deux cas d'émergence de nouveaux sons, on peut observer que la langue a mobilisé ceux qui partageaient les mêmes traits que ceux déjà présents ([n] et [r] partagent le trait [+ alvéolaire] tandis que [m] et [b] partagent le trait [+bilabial]) et ce, sans doute pour des raisons physiques liées à la loi du « moindre effort » articulatoire.

³² Il est d'ailleurs symptomatique d'observer que dans son ouvrage *Introduction à l'étude linguistique de l'espagnol*, B. Pottier structure précisément sa première partie consacrée à la phonétique et à la phonologie autour de deux lignes de force intitulées, les « Tendances physiologiques » et les « Tendances psychologiques », avec notamment la remarque suivante : « Alors que les phénomènes vus jusqu'ici sont conditionnés par des raisons essentiellement physiologiques (les considérations psychologiques n'en sont naturellement pas – et ne peuvent pas l'être – complètement absentes), les évolutions suivantes ont toute comme principe de fonctionnement une anticipation de l'esprit. » (Pottier, 1972 : 56)

morphologie évolutive, ou bien sûr, plus généralement, l'analogie, au cœur du fonctionnement de la langue et donc de la constitution du signe. Parmi les cas les plus connus en l'espagnol, pour illustrer la force des rapports associatifs qui entraînent des modifications phonétiques (donc du signifiant), on peut citer : *stella* > *estrella* ('étoile') ([r] épenthétique par analogie avec *astru* ['astre']) ; *berrojo* > *cerrojo* ('verrou') (par analogie avec le verbe *cerrar* signifiant « fermer ») ; *viespa* > *aviespa*, *avispa* ('guêpe') (par analogie avec *abeja* ['abeille']), etc.

En effet, comme l'a montré la TCM (« Théorie Conceptuelle de la Métaphore ») de Lakoff & Johnson, si la métaphore structure la langue en profondeur³³ c'est que notre rapport au monde est déterminé par notre perception (nos sens) et que cette activité cognitive repose essentiellement sur l'analogie et les rapports associatifs (ce qui correspond au mode de fonctionnement du cerveau et de l'intelligence humaine). L'analogie (donc l'esprit) est ainsi un autre facteur essentiel structurant du signe linguistique car outre qu'elle informe le signifiant, notamment par l'unification de paradigmes³⁴, elle informe également l'autre versant symétrique du signe, le signifié saussurien, puisque, comme on a pu le voir plus haut à travers l'exemple du mot « maman », elle contribue à construire et à élaborer des concepts :

[...] l'analogie est [...] omniprésente dans toutes les sphères de la cognition : la perception, la mémoire, le langage, l'apprentissage, etc. [...]

Nous ne faisons pas des analogies seulement de temps en temps, chaque semaine ou chaque jour, mais plusieurs fois par seconde, car en premier lieu l'analogie sert à « catégoriser », c'est-à-dire à construire puis évoquer des concepts qui nous servent à penser le réel. Les catégories de notre lexique mental ne sont pas des petites boîtes bien rangées avec des étiquettes comme « chat », « poule », « automobile », « outils », « manger » mais sont au contraire des structures mentales complexes formées par le jeu infini des correspondances.

[...] L'analogie est au départ le mécanisme mental qui sert à forger des concepts et donc à représenter le monde (Hofstadter & Sander, 2015 : 70-72)

La métaphore, qui possède comme substrats le corps et l'esprit, s'avère donc un processus cardinal de la configuration du signe linguistique ; et outre qu'elle complexifie l'épineux problème du sens et de la référence, c'est-à-dire de ce qui est dit et de ce que l'on veut désigner, renforçant ainsi la duplicité du signe³⁵ – c'est d'ailleurs en cela qu'elle peut apparaître comme un mécanisme autant perturbateur que révélateur du langage –, elle permet également une formidable économie dans la langue (et fulgurance pour le discours poétique). En effet, puisque « faire une analogie, c'est percevoir le même au-delà des différences » (Hofstadter & Sander, 2015 : 70), le jeu de la métaphore « écrase » ces différences et invite justement à voir le même au-delà des différences. Et « [c]ette faculté de compresser deux espaces en un seul pour créer un sens nouveau serait le résultat d'une longue évolution cognitive »³⁶ (Legallois, 2015 : 69) – un principe d'économie que l'on retrouve à l'échelle du signe linguistique, qui apparaît comme un élément fédérateur faisant abstraction des variations des référents pour les ranger dans des catégories. Enfin, puisque le raisonnement analogique traverse et structure la langue autant que le signe, dans sa globalité d'entité unitaire à deux faces, il ne semble pas sans

³³ Et ce, tant sur le plan de la langue ordinaire espagnole ou française (*estar pez* ['être nul en quelque chose'], *estar de baja* ['être en arrêt maladie'], *avoir les nerfs en pelote*, *être charrette*...) que celui de l'expression poétique (*L'or du soir* pour désigner le soleil couchant chez V. Hugo ou encore *puertas de rubíes* ['portes de rubis'] pour les lèvres chez Góngora).

³⁴ L'histoire des prétérits en castillan en est un parfait exemple.

³⁵ C'est en effet sans doute à travers la métaphore que l'on mesure le mieux le pouvoir mystificateur, ou la duplicité, du signe dans la mesure où l'opération sémiotique consiste à désigner le référent sans le nommer par le biais d'un subtil jeu de refoulement de l'objet que l'on parvient toutefois à convoquer, représenter, grâce au raccourci de l'analogie.

³⁶ On peut peut-être y voir le principe de *simplexité* d'A. Berthoz (2009) qui repose sur une procédure de détournement et de simplification de mécanismes complexes.

fondement d'envisager l'analogie jusqu'au cœur de la constitution même du signe linguistique en faisant l'hypothèse d'une entité analogique dans sa structure, donc motivée, notamment dans le cadre du sempiternel débat sur l'arbitraire. Car, si – selon le propos à succès d'A. Meillet – « la langue est un système où tout se tient », alors il semble fondé de retrouver au niveau du signe linguistique ce qui structure la langue en profondeur et donc de le concevoir comme un objet à structure fractale, caractérisé par une invariance structurelle, et ce, quel que soit le changement d'échelle.

Conclusion

Unde exoriar ? – C'est la question peu prétentieuse, et même terriblement positive et modeste que l'on peut se poser avant d'essayer par aucun point d'aborder la substance glissante de la langue.
(Saussure, 2002 : 281)

Le signe linguistique est donc assurément diabolique au sens où il est diablement complexe et sa duplicité n'en est qu'une manifestation. Il est un système complexe de par ce qu'il est, de par son mode de fonctionnement et du fait qu'il se construit dans l'interaction de facteurs multiples, eux-mêmes fort complexes³⁷.

En parlant d'« image acoustique » pour désigner le versant matériel du signe, le signifiant, Saussure souligne le fait que ce qui est en jeu, ce n'est pas tant le simple son que le son perçu en tant que réalité psychique ; il montre ainsi que le signe linguistique, dans sa totalité (avec le signifié, qui est également la perception d'une réalité psychique d'un autre type, conceptuel),

³⁷ Il y a un aspect, essentiel, dont nous n'avons pas parlé qui illustre pourtant toute la complexité du mode de fonctionnement du signe et donc d'une certaine manière son caractère diabolique : outre le discours poétique, quelque peu abordé à travers la métaphore, il s'agit des jeux de mots qui, selon Pierre Guiraud, « [...] constituent pour le linguiste un problème fort sérieux, fondamental même, dans la mesure où il invite à une spéculation sur les formes et les fonctions du langage. » (Guiraud, 1976 : 106) ainsi que sur son mode de fonctionnement sémiotique, pourrait-on ajouter, dans la mesure où le signe ludique contribue à le complexifier en jouant sur le signe donné, le *ludant* et le signe latent, le *ludé* (Guiraud, 1976 : 105) – d'où l'*s* aux expressions *jeu de mots / juego de palabras* car un tel procédé implique nécessairement au moins deux signes. (Nous nous sommes intéressé, sous un angle linguistique, au mécanisme du signe dans les jeux de mots, dans notre thèse [Pagès, 2000] ainsi que dans un DEA (Pagès, 1995)).

Ainsi, par exemple, si je prononce aujourd'hui (mars 2018, à l'époque du mouvement et du slogan *Balance ton porc*) l'énoncé suivant « Balance ton corps », il peut assurément être interprété comme un détournement malicieux, voire provocateur, subversif...ou autre, du slogan qui a fait fortune ces derniers temps pour dénoncer les cas de harcèlement sexuel – cela oblige en effet à repenser le sens du verbe transitif *balancer*. Pourtant, le mot « porc » n'est pas posé ; il est juste présupposé (donc convoqué) de manière implicite grâce à la convergence des signifiants phoniques (un jeu anagrammatique doublé d'une procédure paronymique), tous les deux monosyllabiques et quasi homophones (les deux mots partagent des phonèmes occlusifs dont le seul trait discriminant est le point d'articulation). De plus, le mot « corps » ne saurait, théoriquement du moins, sur le plan conceptuel, renvoyer à l'animal, également appelé « cochon ». C'est ce que parvient pourtant à faire cette manipulation verbale minimale (sur le signifiant) derrière laquelle se déploient en fait de multiples mécanismes complexes avec une économie de moyens sans doute à l'origine de la décharge de plaisir, comme l'a montré Freud à travers son étude sur le mot d'esprit – le jeu de mots peut aussi être interprété comme l'indice que le sujet parlant tente de rétablir une certaine maîtrise sur sa langue à travers la performance de la procédure ludique. Le jeu de mots permet donc de donner à voir le caractère diabolique du signe dans toute sa complexité : il densifie sa capacité de renvoi tant du côté du signifiant que du signifié en démultipliant la signification, ainsi que la référence avec, comme autre paramètre indispensable à la construction des effets de sens, le contexte, faute de quoi la mise en œuvre ludique ne fonctionne pas (elle « tombe à plat »). Dans le jeu de mots, le signe est donc un signe « palimpsestueux » (ou « palinestueux » pour mieux faire ressortir son caractère transgressif) qui joue sur les faux-semblants et qui parvient à signifier certaines choses sans toujours les nommer (voir Galisson, 1995). Une sorte de pseudo-déviance du signe linguistique qui a d'ailleurs, comme on le sait, profondément intéressé Saussure, ou du moins « l'autre Saussure », celui des anagrammes, à la recherche de *mots sous les mots* (voir Gadet, 1987 : 113-125).

est une question de représentation et donc de perception incarnée. Or, si les sciences cognitives se sont pendant longtemps construites sur la base d'une conception de l'esprit traitant des représentations purement symboliques (sur le modèle du traitement de l'information par les ordinateurs), depuis ces vingt dernières années – notamment sous l'impulsion et la synthèse de Varela, Thompson & Rosch (1993) – une partie d'entre elles a adopté une position rupturiste ayant entraîné un changement de l'approche de la cognition dans des disciplines aussi diverses que les neurosciences, la psychologie, la philosophie, l'intelligence artificielle, la robotique, sans oublier bien sûr, la linguistique. Aujourd'hui, la plupart des recherches dans ce domaine défendent le modèle d'une cognition incarnée, motrice (ou « *embodiment* ») qui consiste à intégrer les systèmes biologiques et matériels. La cognition est dite incarnée dans la mesure où des aspects du corps de l'agent, au-delà du cerveau, comme l'environnement notamment, jouent un rôle important dans les processus cognitifs. Or, si cette théorie semble pertinente, car elle permet d'articuler pensée / conscience, d'une part et action / expérience / perception (corps) d'autre part, on l'a vu, il faut sans doute élargir encore ce modèle – qui prolonge du reste, tout en le renouvelant, le connexionnisme des années 80 – parce que le signe linguistique semble être, somme toute, le résultat émergent de multiples facteurs (causes) hétérogènes complexes (le temps, le corps, l'esprit, l'inconscient, l'interlocuteur...), que l'on connaît plus ou moins bien, qui interagissent entre eux sans être toutefois interconnectés. Il s'agit en effet de facteurs nécessaires et déterminants, destinés à produire du sens mais qui, pris isolément, ne sauraient être suffisants à l'émergence du sens. En bref, le signe linguistique se construit dans l'interaction et semble être le produit complexe de ce dont il est le creuset.

Si l'on ose enfin une hypothèse sur l'origine du langage et que l'on tente de s'interroger sur la genèse du signe linguistique sous l'angle phylogénétique, on peut émettre l'hypothèse que de la même manière que les mathématiques ont été créées pour être utiles, le signe linguistique, en tant qu'artefact suprêmement sophistiqué, a fini par émerger et être inventé par l'homme sous l'impérieuse nécessité de communiquer, re-présenter, accomplir des actes – comme l'a montré la pragmatique – mais essentiellement pour s'affranchir de l'*hic et nunc*. Pour pouvoir rendre compte intentionnellement du présent, du passé, du futur, de ce qui est, de ce qui n'est pas, du possible... Or, comme le langage articulé est beaucoup plus efficace et performant que la communication gestuelle – notamment pour cultiver le lien social – parmi les principales théories sur les origines du langage (lexicale, gestuelle, musicale...), on peut raisonnablement supposer³⁸ qu'aux termes d'un processus graduel – qui nous ramène à l'apparition de l'homme, soit il y a près de 3 millions d'années – et grâce à un fonctionnement cognitif de plus en plus élaboré (la fonction créant l'organe), on serait passé, à l'échelle du temps paléontologique, d'un mode de communication iconique et indiciel à un mode de représentation symbolique (qui s'est notamment traduit par la libération des membres antérieurs) mais qu'il reste toutefois des traces cachées de cette gestualité originelle, d'où l'importance aujourd'hui des études en submorphologie qui tentent d'aller au-delà du morphème pour défendre une forme d'iconicité en montrant les liens entre la réalité phonético-articulatoire et la question du sens.

Références bibliographiques

ALLAIN, Gilberte & PLAISANCE, Joëlle (1987). Quelques exemples d'une liaison entre la motricité et le langage durant l'acquisition du langage. Dans L. LENTIN (dir.), *Recherches sur l'acquisition du langage*, I (p. 121-139). Paris : Service des publications de l'Université de la Sorbonne Nouvelle.

³⁸ C'est du moins ce que peut laisser penser la lecture des ouvrages suivants : Leroi-Gourhan (1964-1965), Jucquois (2000), Hombert & Lenclud (2014).

- ARRIVE, Michel (1994). *Langage et psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- ARRIVE, Michel (2008). *Le linguiste et l'inconscient*. Paris : Presses Universitaires de France.
- AUROUX, Sylvain (2008). *La philosophie du langage*. Paris : Presses universitaires de France.
- AUROUX, Sylvain (2015). Le langage est vivant. Dans J.-F. DORTIER & N. JOURNET (dirs), *Les clés du langage : nature, origine, apprentissage* (p. 83-84). Sciences Humaines Éditions.
- AUROUX, Sylvain, DESCHAMPS, Jacques & KOULOUGHLI, Djamel (2004). *La philosophie du langage*. Paris : PUF.
- BACHELARD, Gaston (1938). *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : Vrin.
- BERTHOZ, Alain (2009). *La simplicité*. Paris : Odile Jacob.
- BOUQUET, Simon (1997). *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris : Payot & Rivages.
- COLOMBAT, Bernard, FOURNIER, Jean-Marie & PUECH, Christian (2010). *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris : Klincksieck.
- DEHAENE, Stanislas (2015). Les neurones du langage. Dans J.-F. DORTIER & N. JOURNET (dirs), *Les clés du langage : nature, origine, apprentissage* (p. 49-50). Auxerre : Sciences Humaines Éditions.
- DEPECKER, Loïc (dir.) (2012). L'apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure, *Langages*, 185(1).
- DORTIER, Jean-François (dirs) (2003). *Le cerveau et la pensée : la révolution des sciences cognitives* (2^e édition). Auxerre : Sciences Humaines Éditions.
- ECO, Umberto (1988). *Le signe*, Bruxelles : Labor.
- ECO, Umberto (2006). *Sémiotique et philosophie du langage* (2^e édition). Paris : PUF.
- ECO, Umberto (2010). *De l'arbre au labyrinthe : études historiques sur le signe et l'interprétation*. Paris : Grasset & Fasquelle.
- FREUD, Sigmund (1988). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* (trad. de l'allemand – Autriche – par D. Messier). Paris : Gallimard.
- GADET, Françoise (1987). *Saussure, une science de la langue*. Paris : PUF.
- GALISSON, Robert (1993). Les palimpsestes verbaux : des révélateurs culturels remarquables mais peu remarqués. *Repères*, 8, 41-62.
- GUIRAUD, Pierre (1976). *Les jeux de mots*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- HEBERT, Louis (2006). Les structures du signe. Le signe selon Klinkenberg. Disponible en ligne sur *Signo* : <<http://www.signosemio.com/klinkenberg/structures-du-signe.asp>>.
- HOFSTADTER, Douglas & SANDER, Emmanuel (2013). *L'analogie, cœur de la pensée*. Paris : Odile Jacob.
- HOFSTADTER, Douglas & SANDER, Emmanuel (2015). L'analogie au cœur de la pensée. Dans J.-F. DORTIER & N. JOURNET (dirs), *Les clés du langage : nature, origine, apprentissage* (p. 70-72). Auxerre : Sciences Humaines Éditions.
- HOMBERT, Jean-Marie & LENCLUD, Gérard (2014). *Comment le langage est venu à l'homme*. Paris : Fayard.
- HUSSERL, Edmond (1970). *Recherches logiques*. Paris : PUF.

- JUCQUOIS, Guy (2000). *Pourquoi les hommes parlent-ils ? L'origine du langage humain*. Louvain-la-Neuve : Académie royale de Belgique.
- KALINOVSKY, Georges (1985). *Sémiotique et philosophie. À l'encontre et à partir de Husserl et de Carnap*. Paris / Amsterdam : Hadès / Benjamins.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (1996). *Précis de sémiotique générale*. Paris : Seuil.
- KRIPKE, Saul (1982). *La logique des noms propres* (traduit de l'anglais – États-Unis – par Pierre Jacob et François Recanati). Paris : Éditions de minuit.
- LACAN, Jacques (1974). *Télévision*. Paris : Seuil.
- LACAN, Jacques (1981). *Le séminaire. Livre III : Les psychoses (1955-1956)*. Paris : Seuil.
- LAKOFF, George & JOHNSON, Mark (1986). *Les métaphores dans la vie quotidienne* (traduit de l'anglais – États-Unis – par Michel de Fornel avec la collaboration de Jean-Jacques Lecercle). Paris : Éditions de Minuit.
- LEGALLOIS, Dominique (2015). À quoi servent les métaphores ?. Dans J.-F. DORTIER & N. JOURNET (dirs), *Les clés du langage : nature, origine, apprentissage* (p. 66-69). Auxerre : Sciences Humaines Éditions.
- LEROI-GOURHAN, André (1964-1965). *Le geste et la parole*. Paris : Albin Michel (2 vol.).
- MANIGLIER, Patrice (2005). Surdétermination et duplicité des signes : de Saussure à Freud, *Savoirs et clinique*, 6(1), 149-160. <<http://doi:10.3917/sc.006.0149>>.
- MANIGLIER, Patrice (2014). *La vie énigmatique des signes : Saussure et la naissance du structuralisme*. Paris : Léo Scheer.
- MORRIS, Charles (1964). *Signification and Significance*. Cambridge : The MIT Press.
- NYCKEES, Vincent (1998). *La sémantique*. Paris : Belin.
- NYCKEES, Vincent (2015). Les mots, les choses...et nous. Dans J.-F. DORTIER & N. JOURNET (dirs), *Les clés du langage : nature, origine, apprentissage* (p. 60-65). Auxerre : Sciences Humaines Éditions.
- OGDEN, Charles Kay & RICHARDS, Ivor A. (1923). *The Meaning of Meaning*. Londres : Routledge & Kegan Paul.
- PAGES, Stéphane (1995). *Le jeu de mots : les invariants du mécanisme (approche linguistique)* (Mémoire de DEA). Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3, Bordeaux.
- PAGES, Stéphane (2000). *Analyse du discours dans Larva (1984) de Julián Ríos : le jeu de l'écriture, le jeu du roman* (Thèse de doctorat). Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3, Bordeaux.
- PAGES, Stéphane (2018). À propos du /s/ de *hasta* : approche diachronique, systémique et submorphologique. Dans É. BLESTEL & C. FORTINEAU-BREMOND (dirs), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chonoanalyse en linguistique hispanique* (p. 55-73). Limoges : Lambert-Lucas.
- PEIRCE, Charles Sanders (1931-1935). *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce. Vols. I-VI* (éds Charles Hartshorne & Paul Weiss). Cambridge, MA : Harvard University Press.
- PEIRCE, Charles Sanders (1958). *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce. Vols. VII-VIII* (éd. Arthur W. Burks). Cambridge, MA : Harvard University Press, 1958.
- PEIRCE, Charles Sanders (1978). *Écrits sur le signe*. Paris : Seuil.

PEIRCE, Charles Sanders (1987). *Textes fondamentaux de sémiotique*. Paris : Méridien-Klincksieck.

PIAGET, Jean (1968). *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*. Neuchâtel : Delachaux & Niestlé.

POTTIER, Bernard (1972). *Introduction à l'étude linguistique de l'espagnol*. Paris : Ediciones hispanoamericanas.

RASTIER, François (1990). La triade sémiotique, le trivium, et la sémantique linguistique. *Nouveaux actes sémiotiques*, 9, 5-39. Disponible en ligne sur <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1640>

REY, Alain (1973-1976). *Théories du signe et du sens*. Paris : Klincksieck, 2 vol.

SAHRAOUI, Salima (2015). Ce que nous apprennent les troubles du langage. Dans J.-F. DORTIER & N. JOURNET (dirs), *Les clés du langage : nature, origine, apprentissage* (p. 42-46). Auxerre : Sciences Humaines Éditions.

SAUSSURE, Ferdinand de (1988). *Cours de linguistique générale* (éd. critique de Tullio de Mauro). Paris : P.U.F.

SAUSSURE, Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale* (Établis et édités par S. Bouquet & R. Engler, avec la collaboration d'Antoinette Weil). Paris : Gallimard.

ARELA, Francisco, THOMPSON, Evan & ROSCH, Eleanor (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris : Seuil.

WALLON, Henri (1968). *L'évolution psychologique de l'enfant*. Paris : Armand Colin.

WALLON, Henri (1974). *De l'acte à la pensée*. Paris : Flammarion.